

## **Comment on écrit l'histoire et/ou la sociologie de la télévision**

Eric Darras

*“ La sociologie est une histoire qui s'ignore et qui, méthodologiquement parlant, en est encore à un stade pré-thucydéen ”*

*Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire*

Toutes les institutions cherchent à maîtriser les définitions qui sont réalisées d'elles-mêmes – ne serait-ce que pour se re-produire –, il peut s'agir de leurs réceptions présentes mais encore de celles à venir. La télévision, avec son comité d'histoire de la télévision ou avec l'INA, ne fait pas exception. Or, l'historien et le sociologue commencent inévitablement par questionner les discours d'institutions. Est-ce à dire que le dialogue dans ces colonnes, tel qu'il fut d'abord souhaité par Gabriel de Broglie et Michèle de Bussière au sein de ces nouveaux *Cahiers d'histoire de la télévision*, entre professionnels de la télévision et professionnels de la recherche sur la télévision est impossible ? Bien au contraire. Une telle entreprise collective suppose simplement de poser les jalons d'une collaboration sereine, une sorte de contrat intellectuel en moins pompeux, plutôt qu'un improbable manifeste dans la mesure où la seule règle de la méthode qui vaille en dernier ressort demeure celle de l'œcuménisme épistémologique. Mais si les difficultés de méthodes ne sont guère spécifiques à la sociologie et à l'histoire de la télévision, certains obstacles épistémologiques y prennent une dimension particulière. Ils renvoient au moins à trois séries de tensions liées : provincialisme/encyclopédisme ; essayisme/positivisme ; normativisme/purisme.

### ***Du temps perdu à la recherche***

Le provincialisme d'abord qui se décline doublement : l'enfermement disciplinaire et l'enfermement national. D'une part, l'esprit de paroisse disciplinaire reste à la fois utile et nuisible. Utile d'abord contre l'encyclopédisme, parce que la discipline opère un contrôle de la qualité scientifique du travail, défend un point de vue particulier et

*Cahiers d'histoire de la télévision 2003 (1)*

partagé sur la base d'une fédération toujours problématique des concepts et d'auteurs... qu'ils s'agissent des sciences de l'information et de la communication, de la science politique ou de l'histoire contemporaine, etc. Nuisible ensuite lorsque l'énergie, le temps et les ressources pourtant rares sont gaspillés pour réinventer la roue faute d'une socialisation académique suffisamment élargie aux sciences sociales. Une fausse opposition académique récurrente encombre toujours les travaux sur la télévision, celle de l'interne et de l'externe, de la sémiologie et la sociologie ; comme l'écrit Érik Neveu, "tout se passe en effet souvent comme si l'attention aux formes, la dimension sémiologique étaient frappées de suspicion dans une démarche sociologique, et réciproquement"<sup>1</sup>. Le croisement des disciplines s'impose par exemple pour comprendre les limites de l'interprétation (par les téléspectateurs, interprétation que l'on sait plurielle...) inscrites pour partie dans les formes (les dispositifs) par lesquelles le produit culturel atteint le récepteur : peuvent être ici convoqués les sciences de la communication, la sociologie électorale, l'histoire et sociologie de la lecture et de l'art, la sociologie de la réception... Il faut encore compter parmi les effets pervers de la division disciplinaire du travail académique français, l'insuffisante considération des contraintes économiques de la télévision, à l'opposé des perspectives anglo-américaines<sup>2</sup>. D'autre part, puisqu'il est ici question d'un média vieux seulement d'un demi-siècle, la frontière entre son histoire et sa sociologie ne peut qu'apparaître particulièrement poreuse. De surcroît, la question de la séparation épistémologique de ces deux disciplines ne va plus de soi : un siècle après le vœu d'Emile Durkheim convaincu "qu'un jour viendra où l'esprit historique et l'esprit sociologique ne différeront plus que par des nuances", nombreux sont ceux qui aujourd'hui entendent faire de la socio-histoire un pléonasme<sup>3</sup>. Ajoutons que si la valeur d'une publication est accréditée par une discipline, la structuration des

---

1. Neveu (Érik), "Pages "Politique"", *Mots*, 37, 1993, p. 8 ; Le Grignou (Brigitte) et Neveu (Erik), "Emettre la réception : préméditations et réceptions de la politique télévisée", *Réseaux*, Hors-série, 1993 (1990), pp. 67-98.

2. Notamment : Gitlin (Todd), *Inside Prime Time*, New York : Pantheon Book, 1985 ou les contributions relatives à l'histoire de la télévision dans la revue britannique *Media, Culture and Society*.

3. Pour un état des lieux très complet des réflexions théoriques sur ce métissage plus souvent proclamé que réalisé : Déloye (Yves), *Sociologie historique du politique*, Paris, La découverte, 1997 ; voir également pour le débat originel : Rébérioux (M.), "Le débat de 1903 : historiens et sociologues" in Carbonnel (C.-A.) et Livet (G.), dirs, *Au berceau des Annales*, Toulouse, Presses de l'IEP de Toulouse, 1983. S'agissant de la télévision, les perspectives socio-historiques sont régulièrement empruntées par Jérôme Bourdon qui renvoie d'ailleurs à Michel Offerlé dès l'introduction : Bourdon (Jérôme), *Haute fidélité. Pouvoir et télévision*, Paris, Seuil, 1994, p. 13.

disciplines et les frontières académiques ont, elles, été historiquement constituées par des rapports de force qui n'entretiennent pratiquement aucun lien avec la pertinence scientifique. Un tel constat suffit à discréditer toute revendication scientifique à une quelconque pureté disciplinaire. Il est vrai qu'à l'opposé, la prétention encyclopédiste de certains travaux aboutit parfois à ruiner la pertinence des points de vue dans un inventaire de références à la Prévert. Une interdisciplinarité *raisonnée* s'impose donc pour qui prétend mieux comprendre tel ou tel aspect de la télévision : *Les cahiers d'histoire de la télévision* s'inscrivent dans cette perspective et projettent à ce titre de devenir un espace de discussion critique des publications relatives à la télévision de toutes provenances disciplinaires.

D'autre part, l'espace public scientifique pertinent n'est plus superposé à celui de la France et les travaux de la recherche française doivent désormais être confrontés à ceux de la recherche étrangère non seulement pour fédérer et féconder à l'échelle internationale des acquis "échangeables" mais aussi peut-être (on s'autorise ici un commentaire normatif parce qu'il touche à la promotion d'une conception du service public de la recherche – cf. *infra*) pour défendre une certaine idée des sciences humaines et sociales. Mais s'agissant de l'objet télévisuel lui-même, le refus du comparatisme ou des problématiques du transfert freine une compréhension plus complète des phénomènes étudiés ; or, " toute création est le produit d'une synthèse " écrivait Durkheim, sauf à croire en une opération mystique, et pour ne citer qu'une seule frustration récurrente, les filiations américaines de la télévision française (émissions de jeux, magazines politiques, séries, publicité, chaînes thématiques, mais aussi le CSA inspiré comme toutes les autorités administratives indépendantes de son prototype américain, ou encore la définition des instruments de mesure de l'audience, etc) demeurent trop souvent ignorées, même s'il est indéniable que l'importation s'assimile à chaque fois à une redéfinition, souvent substantielle.

### ***When the tail wags the dog***

Vient ensuite l'essayisme et son pendant symétrique, le positivisme. Trop de travaux sur les médias en général et sur la télévision en particulier répugnent au travail de validation empirique des hypothèses. Trop de travaux sur la télévision sont conduits, pour travestir Max Ernst, "à écrire sous la dictée de ce qui se pense"<sup>4</sup>. Face à la prégnance des essais de toutes sortes consacrés à la télévision, publications sans enquêtes, ne mobilisant aucun document ni aucune technique d'investigation appropriée de tel ou tel corpus, l'institution du dépôt légal de la télévision de la télévision en 1992 (le dépôt légal de l'Inathèque de France est officiellement mis en place à partir du 1er janvier 1995) et l'ouverture progressive à un nombre croissant de chercheurs constituent bel et bien une réponse tant il s'agit d'une condition nécessaire, bien que non suffisante, de la production sociologique sur – et à partir – des archives audiovisuelles. Il faut se féliciter de ce que l'essayisme ne puisse plus escompter prospérer sans contradicteurs capables de lui opposer des corpus plus conséquents et cohérents, capables de soutenir la comparaison scientifique internationale. On sait le rôle majeur joué aux Etats-Unis par des institutions comparables dont le *Museum of Broadcasting*, l'*Academy of Television Arts and Sciences-UCLA Television Archives*, les divisions spécialisées de *Vanderbilt University* à Nashville, de *Columbia University* ou de la *Library of Congress*. L'Inathèque a ainsi vocation à devenir une infrastructure de la recherche de toute première importance. Comprenons bien qu'on ne saurait ici refuser ni même disqualifier l'essayisme (dont l'importance politique n'est sans doute pas moindre que celle de la recherche) mais simplement le remettre à sa place, qui n'est pas celle des sciences sociales. L'essayisme compte d'ailleurs parmi ses vertus, sa capacité à stimuler l'imagination sociologique, autrement dit à féconder des hypothèses *a priori* pertinentes pour la recherche. Or, pour tout chercheur, la rédaction des hypothèses de départ relève inévitablement d'une première phase "essayiste", et même lorsqu'elle prétend idéalement partir du point d'arrivée des études précédentes sur le sujet. Reste que par un effet de contamination par l'objet — la télévision et le journalisme se caractérisant notamment par un perpétuel renouvellement (le "flux", les "nouvelles") — l'histoire et la sociologie des médias capitalisent difficilement leurs acquis scientifiques. Pour faire face à l'essayisme toujours, une recherche rigoureuse sur la télévision devrait, elle-aussi, systématiquement

---

4. Cité par Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964, p. 30. *Cahiers d'histoire de la télévision*, 2003 (1)

s'attacher à détailler, voire à annexer, les corpus et protocoles d'enquêtes à la publication des résultats de telle sorte d'une part, que ces derniers puissent être rapportés à leurs conditions de production et d'autre part que des investigations comparables puissent, le cas échéant, être envisagées par d'autres et ainsi rendre les énoncés de l'étude falsifiables ; mais les conditions éditoriales actuelles ne l'autorisent que rarement et les *Cahiers d'histoire de la télévision* ont vocation à aller à contre-courant ; il s'agira par ailleurs de faire succéder des travaux de recherches et des témoignages sous toutes formes des professionnels et anciens professionnels de la télévision, autant de documents à l'usage de la recherche à venir.

A l'opposé de l'essayisme, le positivisme en matière de travaux sur la télévision se manifeste par exemple dans un recours trop exclusif et non réflexif aux revues de presse sur les programmes étudiées<sup>5</sup> ou à la station de lecture audiovisuelle de l'Inathèque (SLAV), qui s'apparente aussi – sous bien des aspects – au rêve technologique réalisé de l'herméneute qui se place devant la télévision avec chronomètres et magnétoscope dans “une posture qui n'est celle pratiquement d'aucun téléspectateur ordinaire” et qui universalise néanmoins son “point de vue intellectueliste”<sup>6</sup>. En outre, après une phase souvent vécue comme “ingrate” d'initiation aux logiciels spécifiques de consultation et d'analyse de la SLAV, la volonté de rentabilisation, la soumission à la facilité et à l’“effet d'évidence” générées par la station de lecture multimédia peuvent conduire à occulter l'importance des conditions de productions et de réceptions du produit fini que constitue l'émission visualisée. D'une certaine manière, le succès de l'analyse interne auprès des jeunes chercheurs se renforce encore, selon Dominique Marchetti, par cette

---

5. De surcroît, une telle sociologie de la presse sur la base de corpus qui constituent en réalité des revues de presse relève de l'importation – généralement impensée – à l'intérieur de l'Université d'une pratique professionnelle des journalistes eux-mêmes puisqu'ils recourent prioritairement aux articles, passés et présents, écrits par leurs confrères pour écrire à leur tour...

6. Champagne (Patrick), “Qui a gagné ? Analyse interne et analyse externe des débats politiques à la télévision”, *Mots*, 20, 1989, p. 7.

*Cahiers d'histoire de la télévision*, 2003 (1)

“impression de ne pas travailler puisqu'on regarde la télévision” et par “le caractère agréable du lieu et de l'environnement (café, documentalistes sympas, etc.)”, ce qui ne signifie certes pas qu'il faille ici inverser la tendance !<sup>7</sup>. Ainsi, la SLAV ne constitue pas simplement un instrument d'analyse, c'est aussi, pour reprendre les termes des auteurs du *métier de sociologue*, “une théorie en acte” : au même titre par exemple que certains sondages d'opinions produisent des artefacts<sup>8</sup>, la SLAV tend à renforcer l'évidence du bien fondé de l'analyse interne exclusive comme celle d'un découpage “naturel” de l'objet (soit les visionnages d'une – ou plusieurs – émission(s), par exemple “*La marche du siècle* de 1995 à 1998”). Autrement dit, *via* la SLAV, l'objet préconstruit suffit à l'objet scientifique, le chercheur se satisfaisant de la partie émergée d'un iceberg – ce qu'il voit sur l'écran – dont l'histoire et/ou la sociologie (les conditions de productions et de réceptions) sont régulièrement occultés<sup>9</sup>. Car en effet, un usage exclusivement pratique (une *praxis* de la recherche sans réflexivité) de la SLAV postule notamment l'uniformité des effets sur la réception – une uniformité que dément néanmoins près d'un siècle de littérature universitaire sur le sujet –. Pour qualifier cette tentative tout à fait classique par ailleurs à se voir imposer

---

7. Marchetti (Dominique), “les usages scientifiques des archives audiovisuelles”, Communication aux ateliers de la recherche méthodologique de l'INA.

8. C'est-à-dire des résultats imputables à l'instrument d'enquête lui-même, par exemple lorsque les sondés répondent à des questions qu'ils ne s'étaient jamais posés avant que le sondeur ne les interroge : “si Boris Baker n'avait pas joué au tennis, aurait-il été footballeur ou menuisier ?” ; ici, l'instrument – le sondage – produit lui-même l'opinion qu'il prétend “mesurée”, le résultat. Sur ce type de fautes professionnelles du chercheur toujours très actuel, voir : Bourdieu (Pierre) et *alii*, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968.

9. Au moment où il plaide en 1910 pour le développement d'une sociologie de la presse qu'il considère déjà comme “le premier des sujets [...] propres à subir un traitement purement scientifique”, Max Weber prévient qu’“il ne suffit pas d'examiner *le produit fini* (le journal), il convient de s'intéresser à ses producteurs, au destin et au sort réservé aux journalistes”. Il poursuit : “Un sujet énorme, nous ne cherchons pas à nous le cacher”. Weber (M.), “Le premier des sujets... allocution prononcée en 1910 à Francfort sur le Main à l'occasion des premières assises de la sociologie allemande”, *Réseaux*, 1992 (51), pp. 101-108, p. 103 et p. 107. C'est nous qui soulignons.

un objet, donc des résultats, par un instrument d'enquête, Norbert Elias disait, en reprenant une expression britannique, que dans ces études, "la queue remue le chien". Certes, le choix des instruments d'enquêtes ou des méthodes ne se scinde théoriquement pas de la problématique de la recherche ; celle-ci peut parfaitement s'inspirer de la linguistique plutôt que de l'histoire ou de la sociologie. Mais s'agissant des travaux français sur la télévision, la rareté persistante des ethnographies (des plateaux ou des réceptions), des observations participantes voire même des entretiens ou de l'investigation sur les archives "papier" – dont les archives nationales contemporaines à Fontainebleau – manifeste aussi le risque d'un renforcement par la SLAV d'une sorte d'autosuffisance de l'analyse interne. Fort heureusement, les professionnels de l'INA ont toujours su compléter les enregistrements audiovisuels par une indispensable documentation de papier aussi considérable que méconnue comprenant des plans de plateaux, croquis, photographies, conducteurs... normalement destinés à la corbeille. Claire Mascolo, documentaliste à l'INA, confiait ainsi que lorsqu'elle sollicita tel producteur et réalisateur de la télévision pour l'archivage de ce type de documents écrits, celui-ci fit, dans un trait d'humour, un rapprochement entre le travail (à venir) des chercheurs sur la télévision et celui des "paléontologues qui fouillent la "merde" pour y découvrir des merveilles". Nous prendrons aujourd'hui cette métaphore comme un compliment à l'attention du sociologue rigoureux. D'abord, l'histoire et la sociologie de la télévision ne peuvent se contenter d'un usage monomaniacal des enregistrements ; ensuite, *Les cahiers d'histoire de la télévision* s'ouvriront concurremment aux recherches qui dépassent les perspectives médiacentriques pour s'intéresser par exemple à l'histoire des professions,

des technologies, des sources ou des modalités de la réception de la télévision<sup>10</sup> ; enfin, la télévision ne constitue aucunement l'*alpha* et l'*omega* de la recherche sur la télévision qui suppose à chaque fois de réinscrire les productions télévisuelles (par exemple – au hasard – les magazines politiques de télévision) dans leurs univers (au pluriel) d'appartenance (la télévision certes, mais aussi en l'occurrence le champ politique) ; ainsi le plus souvent, comprendre la télévision suppose de sérieuses incursions vers l'histoire et la sociologie de la famille.

Si l'ouverture des archives audiovisuelles de l'INA s'apparente à la découverte d'un continent, elle ne s'effectue pas sans difficulté. Sur ce point, la convivialité croissante depuis 1992 des interfaces informatiques de la SLAV n'a peut-être pas que des avantages. Un apprentissage plus facile des logiciels de traitement facilite aussi des usages imprudents, déniaient la nécessité de l'*appropriation* d'une part du travail réalisé en amont par les concepteurs techniques de l'interface mais surtout du travail de plusieurs générations de documentalistes (le plus souvent anonymes pour le chercheur) de l'INA en charge de la saisie et de la conception évolutive des bases de données. Il convient en effet de rendre hommage à l'importance de ce travail de première main, notamment la retranscription linguistique des notices détaillant plus ou moins les émissions – donc des images, aussi – sur les fichiers informatiques. Il s'agit encore de prévenir les risques d'artefacts que la consultation de Station de Lecture Audio-Visuelle (SLAV) peut générer, ce dont les professionnels de l'INA sont parfaitement conscients

---

10. Par exemple, s'agissant de la réception, sur les modèles décidément trop rares dans la littérature d'analyse en France de Dominique Pasquier, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme-Ministère de la Culture, 1999 ; Marie-Françoise Lévy, " La création des téléclubs. L'expérience de l'Aisne " in Lévy (M.-F.), dir., *La télévision dans la République. Les années 50*, Paris, Complexe-IHTP, 1999, p. 107-131 ; Katz (Elihu) et Dayan (Daniel), *La télévision cérémonielle*, Paris, PUF, 1996.

depuis 1992 jusqu'à aujourd'hui, comme en témoigne leur volonté continue et souvent méritoire – eu égard à l'ignorance épistémologique qui accompagne pourtant parfois une condescendance pour le moins déplacée de certains chercheurs – d'associer les universitaires dans des ateliers de recherche méthodologique. Obtenir des résultats probants suppose d'abord une interrogation préalable sur les modes de production des catégorisations (elles-mêmes changeantes selon les époques) effectuées par les documentalistes (prises pour argent comptant ou superficiellement et rétrospectivement critiquées par des chercheurs prompts à universaliser leurs points de vue). C'est ainsi que, pour citer un exemple-limite, la notice de l'INA présentant l'émission d'*À armes égales* diffusée le 13 décembre 1971 ne précisait pas que Maurice Clavel a quitté le plateau en direct (elle ignore donc l'apostrophe restée célèbre : "*Messieurs les censeurs, bonsoir !*"). De manière plus évidente encore, l'absence de traces peut conduire à une minoration de l'importance historique de certains programmes. D'une manière générale, les notices de l'INA ont longtemps été constituées dans une optique commerciale : il s'agissait de vendre à des professionnels de télévision des images d'archives de télévision. L'adéquation des représentations professionnelles des documentalistes avec celles des clients de l'Institut s'est longtemps imposée : leurs critères de sélection et d'identification des archives sont alors proches de ceux utilisés (routinisés) par les journalistes de télévision pour sélectionner et interpréter l'information ; l'une des principales difficultés d'un étiquetage efficace des archives restant toujours que nul ne peut prédire l'évolution des catégories de l'entendement journalistique ; l'ouverture des archives aux chercheurs offre ainsi l'opportunité d'une réflexion sur ces sujets : s'il est parfaitement illusoire d'escompter établir une sorte d'*esperanto* des catégories généralisables à toutes les

disciplines scientifiques intéressées par les fichiers de l'INA, il est par contre utile de recenser un maximum d'informations sur les critères qui ont successivement présidés à la construction des catégories. Par ailleurs, la construction intellectuelle *préalable* d'un objet scientifique sur la télévision ne devrait-elle pas être d'autant plus longue et réflexive, nourrie des techniques d'enquêtes dites "externes", que les heures de consultations d'enregistrements audiovisuels sont inévitablement restreintes ? En effet, des impératifs techniques et financiers conditionnent à eux-seuls une approche en quelque sorte "archéologique" ; malgré la jeunesse du média et quels que soient les efforts déjà valeureux des professionnels de l'INA, les possibilités de visionnage par un chercheur seront toujours limitées. L'évolution en spirale qui caractérise toute recherche allant des idées vers les choses et inversement, pour paraphraser Durkheim, semble ainsi particulièrement délicate lorsqu'il est question de l'histoire de la télévision. Mais il faudrait encore s'attarder, avec et après d'autres, sur la nature audiovisuelle du corpus, qui pose de sérieuses difficultés méthodologiques tant au niveau de sa délimitation qu'à celui du traitement des données.

Cet écueil du positivisme demeure sans doute avec celui de l'anachronisme, le risque professionnel le mieux maîtrisé des historiens particulièrement tributaires des "traces" du passé puisque "par essence, l'histoire est connaissance par documents"<sup>11</sup>. Il n'en demeure pas moins qu'une perspective historique n'est jamais

---

11. Veyne (Paul), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil 1996, p. 15. P. Veyne s'inspire explicitement de Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Vrin, 1969. La qualité du débat épistémologique presque ininterrompu depuis Marc Bloch au sein des écoles historiques françaises constitue un modèle du genre pour l'ensemble des sciences humaines et sociales ; pour un bilan récent, Werner (Michael) et Zimmerman (Bénédicte), "Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité", *Annales HSS*, 2003 (1), p. 7-36.

exclusivement inductive ou simple répétition littérale du document ; un siècle après Marc Bloch, la plupart des historiens savent qu'un objet historique – et tout objet sociologique est inévitablement historique<sup>12</sup> – se construit par un point de vue : les historiens parlent *sur* l'archive<sup>13</sup>. De leur côté, les sociologues les plus sérieux s'attachent désormais – réflexivité oblige – à historiciser leur objet mais encore leur rapport à l'objet et les catégories d'analyse qu'ils emploient. Dans le secteur audiovisuel comme ailleurs, quel que soit le sujet traité dans une perspective de sciences sociales, la mise en perspective historique devrait s'imposer : un dispositif, une émission, un format, un sujet... ne sont jamais créés *ex-nihilo* (cf. *supra* sur l'occultation de l'origine américaine des dispositifs télévisuels). Mais il y a plus, les travaux sur la télévision pourraient s'inspirer avec profit des perspectives posant le primat de la relation sur la substance, celles de la sociologie historique qui se présentent tel un dépassement de l'alternative entre l'histoire structuraliste d'une part et l'histoire trop "micro", d'autre part, celle marquée par un empirisme étroit, cette autre forme de positivisme qu'on ne rencontre toutefois guère s'agissant d'études de cas (assez rares) sur la télévision. C'est ainsi que dans une perspective de socio-histoire telle qu'elle s'invente aujourd'hui en France pour d'autres "morceaux de réel" ou telle qu'elle s'impose en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis à propos de la télévision, il conviendrait également de s'intéresser aux ratés et plus largement à "l'exploration

---

12. Passeron (Jean-Claude), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, Essais et Recherches, 1991.

13. La qualité scientifique du travail historique n'entretient ainsi aucun lien automatique avec la qualité (ou la rareté) des archives que l'historien découvre au sens de l'archéologue ; le regard innovant sur l'archive ouvre à lui seul de nouvelles pistes. Pour une illustration volontairement caricaturale à propos d'un ouvrage déjà devenu classique pour les sociologues du politique : ce n'est évidemment pas le crime d'Hautefaye qui fait Alain Corbin mais bien Alain Corbin qui a "fait" le crime d'Hautefaye. Corbin (Alain), *Le village des cannibales*, Paris, Flammarion-Champs, 1995.

des possibles non institutionnalisés”<sup>14</sup> : Ed Buscombe plaide ainsi pour une histoire révisionniste de la télévision qui pose la question “ *of wheter things could have turned out differently. Was the evolution of American television into its present form an inevitable process ? To answer this question adequately would require a history of television which goes beyond the mere recording of the various technical, economic, and aesthetic developments, beyond merely noting that certain events ocured* ”<sup>15</sup>.

Se défier de la propension à confondre la réalité de la télévision avec ce que l’on en voit sur l’écran de télévision peut encore aider à ne pas sacrifier aux idoles de l’historiographie classique sur lesquelles ironisait déjà François Simiand : celles individuelle, politique et chronologique. Ainsi, sur le modèle de la nouvelle histoire de la télévision américaine<sup>16</sup>, la sociologie et l’histoire de

---

14. Je remercie François Buton d’avoir réveillé ma curiosité sur ce point essentiel. Remerciements également à Erik Neveu qui attire ici l’attention sur certaines justifications premières de la télévision américaine se présentant alors comme fondamentalement éducative et formatrice dans le but de faire acheter des postes de télévision aux parents d’enfants scolarisés...

15. Buscombe (Ed), “ Thinking It Differently : Television and the Film Industry ”, *The Quaterly Review of Film Studies*, Summer 1984 (9), “ special television issue ”, p. 197.

16. La vitalité de la recherche anglo-américaine est telle que plusieurs historiographies de la télévision sont en concurrence depuis celle devenue “ classique ” en trois volumes d’Erik Barnouw, *The History of Broadcasting in the United States*, New York : Oxford University Press, 1966-1968-1970. Christopher Sterling and John Kitross, *Stay Tuned : A concise History of American Television*, Belmont Cal.: Wadsworth Publishing, 1978 ; Harry Castelman and Walter Podrazik, *Watching TV : Four Decades of American Television*, New York: McGraw-Hill, 1982 ; Horace Newcomb, ed., *Television : The Critical View*, New York : Oxford University Press, 1987. Voir les contributions de quatorze historiens rassemblées par John E. O’Connor, ed., *American History/American Television : Interpreting the Video Past*, New York : Frederick Ungar, 1983. Les historiographies successives s’enrichissent des avancées réalisées dans les domaines difficilement traduisibles (parce qu’ils ne recourent pas véritablement les champs disciplinaires français, et même si les principales sources d’inspirations théoriques sont souvent françaises : Baudrillard, Foucault, Bourdieu, Ricoeur, Derrida...) des *semiotics*, *film studies*, *feminist criticism*, *gender studies*, *textual analysis*, *psychoanalytic film theory*, *cultural studies*... Voir pour des études de cas représentatives de l’actualité de ces recherches croisant les approches : Fiske (John), *Television Culture : Popular Pleasures and Politics*, London-New York: Routledge, 1997 ou Gitlin (Todd), ed., *Watching Television*, New York: Pantheon Books, 1986.

*Cahiers d’histoire de la télévision*, 2003 (1)

la télévision française ne saurait être réduite à celles des “ grands hommes ”<sup>17</sup> (*i.e* : ceux “ grandis ” par la notoriété télévisuelle mais aussi ceux juridiquement reconnus comme tels soit les responsables administratifs de la télévision) de la télévision et les *Cahiers d'histoire de la télévision* ont vocation à publier l'histoire des sans-grade comme de tous les professionnels, des faits et des collectifs, de toutes les pratiques et représentations professionnelles de la télévision, comme de tous ses moments, ceux de l'événement (*Mai 68...*) comme ceux de l'ordinaire et du quotidien.

### ***Le passage à l'objet***

Enfin, la recherche sur les médias gagnerait à esquiver les explications les plus visiblement normatives : la compréhension des phénomènes sociaux suppose avant tout de ne pas les juger. Bien qu'il s'agisse là de la première des règles de la méthode pour Emile Durkheim – comme pour Max Weber théorisant l'impératif de la neutralité axiologique – les études sur la télévision n'y consentent pas toujours, pour employer une formule euphémisante. Les travaux sur la télévision s'affranchissent rarement de jugements moraux, “ c'est bien ” ou “ c'est mal ”... on pense en particulier aujourd'hui à cette littérature — le plus souvent essayiste — alternativement apologétique lorsqu'elle se félicite d'un mieux-disant démocratique réalisé par certains *reality-shows* ou les *talk-shows* avec participation du public... ou dénonciatrice lorsqu'elle s'inquiète diversement des menaces que la télévision ferait peser sur la démocratie, le “ peuple ”, les “ masses ” autrement dit les autres ou les

---

17. William Boddy rédige une critique de cette vision de l'histoire selon laquelle les changements à la télévision américaine seraient l'œuvre de ces “ great men ” (“ the Weaver era ” ou “ the Silverman years ”) dans *Fifties Television. The Industry and Its Critics*, Urbana and Chicago : University of Illinois Press, 1993, p. 5.  
*Cahiers d'histoire de la télévision*, 2003 (1)

faibles susceptibles d'être manipulés... Par ailleurs, dans une perspective universitaire, il n'y a pas lieu de répondre trop étroitement à une demande sociale, ne serait-ce que parce que, sauf exceptions, les questions des sociologues ne rencontrent pas celles que les acteurs étudiés se posent. Sauf évidemment lorsque les sciences sociales sont utilisées pour mieux vendre ou influencer, ce qui reste parfaitement envisageable... mais pas – en principe – de la part de chercheurs recrutés, rémunérés et promus par l'Université ou le CNRS pour d'autres objectifs. Dans la mesure où les “dossiers” des *Cahiers d'histoire de la télévision* s'inscrivent dans une volonté commune de collaboration entre des universitaires spécialisés et des responsables du comité d'histoire de la télévision, il va de soi, pour tous, qu'il ne s'agira jamais dans ces pages de contribuer à l'édification d'une historiographie plus ou moins officielle de la télévision française et que l'autonomie – donc la responsabilité – des universitaires contribuant à la sélection et à la rédaction des dossiers doit demeurer totale. Mais la transgression de la “neutralité axiologique” se situe souvent ailleurs : dans le domaine des études sur la télévision, il apparaît particulièrement difficile au chercheur de refuser le passage à l'objet, en particulier parce que les médias s'intéressent aux universitaires qui s'intéressent aux médias. On peut ainsi bénéficier, à peu de frais, d'une reconnaissance médiatique toujours (trop) aisément reconvertible à l'Université. Mais le risque est alors grand pour le chercheur d'épouser et d'importer les mots, le style et les croyances des professionnels. Les va-et-vient qu'effectuent, non les hypothèses, mais les chercheurs, entre le monde de la recherche et l'objet de la recherche, tout comme les représentations professionnelles qu'ils réutilisent, enferment la réflexion scientifique en reproduisant les espoirs ou les craintes à l'égard de la télévision, de ceux qui vivent pour mais aussi par la télévision. Devant la

prégnance du sens commun savant, les chercheurs devraient savoir plus souvent refuser les honneurs de la légitimation médiatique. Parler de la télévision à la télévision implique certes de se voir imposer les conditions d'énonciation d'un discours télévisuel qui ne peut (évidemment) pas être celui de l'amphithéâtre universitaire (le temps réduit de l'argumentation, les interruptions...). Mais l'essentiel est ailleurs : cet engagement ou ce passage à l'objet méconnaît les règles les plus élémentaires de la rationalisation des phénomènes sociaux à laquelle prétend le chercheur, celles de la distanciation. Ici comme ailleurs, la distance des chercheurs au monde et aux urgences de la nécessité (Austin) devrait être institutionnellement organisée et préservée. Les disciplines (histoire, science politique, sciences de l'information et de la communication...) et les instances de recrutement et de promotion des chercheurs (commissions de spécialistes, évaluation par les comités nationaux du CNRS, revues...) jouent ici un rôle déterminant dans la sauvegarde (ou non ou mal) de l'autonomie scientifique qu'il convient de défendre *politiquement*.

C'est aussi la raison pour laquelle on ne saurait plaider naïvement la pureté scientifique et la nécessité de l'isolement dans une improbable tour d'ivoire ; d'autant plus que le chercheur, simple fonctionnaire (ou "fonctionnaire de l'humanité", selon la prétention d'Heidegger) a fort heureusement des comptes à rendre bien au-delà de sa communauté professionnelle, et particulièrement à ceux par lesquels il bénéficie de cet indispensable luxe du temps libre pour la recherche (même si à l'université, les charges diverses sont aujourd'hui telles que le temps consacré à la recherche tend hélas à devenir résiduel...) qui fait aujourd'hui tant défaut aux autres professions intellectuelles, dont les journalistes et autres professionnels de la télévision. Par ailleurs, le chercheur en sciences sociales étant partie prenante du monde qu'il étudie, l'objectivité n'est jamais acquise. Seule "la surveillance intellectuelle de soi", que préconisait Bachelard, livre quelques garanties toujours problématiques. Cette objectivité

Eric Darras

inaccessible aux sciences du monde social condamne le sociologue à une certaine forme de schizophrénie (en moins maladif), lui qui doit alors se couper en deux entre son rôle professionnel et son rôle citoyen ou politique. On peut aller plus loin et vendre la mèche de la vanité de l'objectivité : en réalité, c'est sans doute avant tout parce qu'il croit en l'importance démocratique essentielle de la télévision, ou de ce qu'elle pourrait être, qu'un chercheur consacre lui aussi tout ou partie de sa vie professionnelle à la télévision. Ce substrat normatif, ce rapport à l'objet, doit lui aussi demeurer sans cesse présent à l'esprit pour ainsi prévenir les risques d'un glissement de l'analyse vers le commentaire politique ; autrement dit, ce "carburant" politique de la recherche peut être sublimé en *libido sciendi*.

Toute la difficulté réside dans le fait que l'on ne peut jamais totalement esquiver ces trois paires d'écueils épistémologiques ; elles n'en sont pourtant pas moins des repères utiles pour approcher sérieusement la télévision, un objet d'étude toujours trop souvent considéré comme peu sérieux.